



AgEcon SEARCH

RESEARCH IN AGRICULTURAL & APPLIED ECONOMICS

The World's Largest Open Access Agricultural & Applied Economics Digital Library

This document is discoverable and free to researchers across the globe due to the work of AgEcon Search.

Help ensure our sustainability.

Give to AgEcon Search

AgEcon Search

<http://ageconsearch.umn.edu>

aesearch@umn.edu

*Papers downloaded from **AgEcon Search** may be used for non-commercial purposes and personal study only. No other use, including posting to another Internet site, is permitted without permission from the copyright owner (not AgEcon Search), or as allowed under the provisions of Fair Use, U.S. Copyright Act, Title 17 U.S.C.*

No endorsement of AgEcon Search or its fundraising activities by the author(s) of the following work or their employer(s) is intended or implied.

Le paysage rural médiéval : un livre de raison

Michel Nault

Citer ce document / Cite this document :

Nault Michel. Le paysage rural médiéval : un livre de raison. In: Économie rurale. N°146, 1981. pp. 52-54;

doi : <https://doi.org/10.3406/ecoru.1981.2816>

https://www.persee.fr/doc/ecoru_0013-0559_1981_num_146_1_2816

Fichier pdf généré le 23/09/2021

LE PAYSAGE RURAL MEDIEVAL : UN LIVRE DE RAISON Mais «l'ordre éternel des champs n'est qu'une fiction»

Michel NAULT

Il y a cinquante ans, Marc Bloch publiait «Les caractères originaux de l'histoire rurale française», recueil de cours donnés à l'Institut pour l'étude comparative des civilisations à Oslo. Il ouvrait un champ d'études dans lequel devaient s'engager de nombreux historiens, et, depuis lors, l'histoire rurale est l'une des orientations maîtresses de l'école historique française contemporaine. A cette œuvre, la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public a apporté sa contribution à l'occasion d'un congrès qui s'est tenu à Lille et auquel la section d'histoire médiévale de l'Université de Lille III a donné un grand retentissement. Le sujet proposé par la Société des historiens médiévistes («Le paysage rural : réalités et représentations») a été magistralement traité par les historiens des campagnes du nord de la France et leurs collègues belges et français.

L'incidence de l'eau

En décrivant l'évolution du paysage rural en Flandre intérieure entre le 9^e et le 13^e siècles, Adriaan Verhulst, professeur à l'Université de Gand, rappelle que l'historien belge Guillaume Des Marez proposa, dès 1926, une explication nouvelle à l'opposition entre Dorfsystem (habitat groupé) au nord de la frontière linguistique, et Hofsystem (habitat dispersé) au sud. Il substitua à cette thèse soutenue par Auguste Meitzen, une explication tout aussi monocausale et déterministe : présence ou accessibilité de l'eau. La plus ou moins grande profondeur de la nappe phréatique aurait déterminé le type d'habitat, et les circonstances historiques n'auraient joué qu'un rôle subsidiaire. Les conceptions de Des Marez ont précédé quelque peu celles que Marc Bloch et Roger Dion ont développées en France au début des années 30. Leur influence ne se fit vraiment sentir que dix ans plus tard en Belgique. En 1942, les géographes Tulipe et Petit retrouvaient en Belgique l'opposition entre une région de champs ouverts et réguliers qui, dans la moitié méridionale de la Belgique, prolonge le paysage du nord de la France, et une région de champs enclos et irréguliers dans la moitié septentrionale correspondant à la partie flamande du pays.

L'influence du peuplement

D'autres spécialistes - historiens, géographes, toponymistes - proposèrent d'autres explications, si bien qu'après la seconde guerre mondiale, d'intenses recherches furent menées aux échelons régional et local. En Belgique, l'étude du professeur Frans Dussart, de Liège, en 1946, sur la structure agraire et les paysages ruraux dans la commune de Bakel, dans le Brabant septentrional, est devenue classique. En démontrant l'existence, sur le territoire d'une même commune, de plusieurs types de paysage correspondant, selon lui, à différents modes de peuplement, il a ouvert de nouvelles pistes de recherches.

Malheureusement, les conditions de ces peuplements restaient souvent inconnues faute de documents historiques. Effectivement, rares sont les régions où la documentation historique permet de connaître les étapes du peuplement rural qui, en Belgique, sont généralement antérieures au 14^e siècle. Cependant, la région de Gand dispose de ces moyens d'étude grâce à deux grandes abbayes dont les archives datent, pour une partie, des époques mérovingienne et carolingienne.

Ce privilège de la région gantoise n'a pas été négligé par certains historiens belges comme Pirenne et Des Marez, et même le Français Déléage. Mais il fallut attendre l'après-guerre pour que l'étude du lointain passé rural de cette région soit entreprise. Le colloque de Lille a donné l'occasion au professeur Verhulst de confronter les connaissances acquises avec quelques textes carolingiens. Et de montrer que l'intérêt porté à la région de Gand ne se justifie pas seulement par la présence du Liber Traditionum de l'abbaye Saint-Pierre-au-Mont-Blandin dans lequel ont été transcrites les donations de biens ruraux entre les 7^e et 9^e siècles.

« Du point de vue géographique également, déclare le professeur Verhulst, la région gantoise mérite de retenir l'attention puisqu'on y trouve réunis une diversité de types de paysage rural que l'on retrouve dispersés à travers toute la Belgique, et que ce paysage a conservé mieux que tout autre ses caractères originaux ». Mais l'universitaire n'en pense pas moins que « de débat reste ouvert » et que « des recherches plus approfondies sont nécessaires ».

On sait que le paysage et la structure agraire ont été transformés au cours des 12^e et 13^e siècles. Le remembrement et le regroupement des terres ont détruit la discontinuité des «quartiers» qui caractérisait le paysage rural du haut moyen âge. Ce mouvement dû probablement à l'initiative seigneuriale, a donné au paysage des environs de Gand son aspect ouvert. Et le professeur Verhulst pense que cet aspect a été accentué par une nouvelle vague de défrichements et d'organisation du terroir correspondant à deux stades de peuplement.

La résidence des souverains

Régine Hennebicque, assistante d'histoire médiévale à l'Université de Lille III, qui a recherché quelle fonction les espaces sauvages pouvaient assurer à l'époque franque, les montre étroitement liés aux chasses des souverains. La chasse était une façon d'affirmer la supériorité physique du roi et, par-delà les nécessités alimentaires, sa puissance politique. «Très concrètement, cela s'est traduit par une politique d'aménagement des espaces sauvages à la fois originale et profondément significative du système politique et social franc».

«La localisation et le site des résidences royales ont été déterminés par ces contraintes alimentaires, poursuit Régine Hennebicque. (...) La plupart du temps, lorsque les Carolingiens doivent séjourner dans une ville, ils s'arrêtent dans un monastère, mais ils n'y installent pas une résidence. C'est pourquoi les palais fréquentés par les Carolingiens sont essentiellement des palais ruraux». L'historienne cite, après Aix-la-Chapelle, Francfort et Compiègne, des résidences importantes du nord de la Francie (Quierzy, Attigny, Ponthion, Nimègue, Thionville, Ingelheim...) et les résidences de moindre importance qui parsèment les itinéraires carolingiens : Servais, Samoussy, Verberie, Gondreville, Longlier, Thommen...

Certains palais sont situés à proximité immédiate d'une grande voie romaine. Corbeny est sur la voie Reims-Saint-Quentin, et Samoussy en est à 2 km. Servais est à 3 km de la voie Soissons-Saint-Quentin. Le Chesne-Herbelot à quelques centaines de mètres de la voie Senlis-Soissons. D'autres palais ont été

construits sur ou à proximité de voies moins importantes : Verberie, Compiègne, Nanteuil-le-Haudoin (à des carrefours), Quierzy à 2 km du chemin Noyon-Saint-Quentin, Choisy-au-Bac et Trosly-Breuil à quelques hectomètres d'un embranchement de la voie Soissons-Noyon.

La localisation de ces résidences est déterminée par la combinaison de plusieurs facteurs dont deux essentiels : la proximité d'un vaste espace forestier et d'une zone aquatique. Les Francs apparaissent ainsi comme les continuateurs des Gaulois. Leurs résidences sont souvent installées sur des sites gaulois.

Des correspondances entre paysages, techniques, coutumes, structures...

La perception du paysage par les hommes du Moyen-Age a été longtemps étudiée à partir des descriptions faites par les peintres ou par les écrivains, rappelle Gérard Sivery, professeur d'histoire médiévale à l'Université de Lille III. Toutefois, l'image qui est donnée du paysage médiéval est souvent sujette à caution, estime-t-il. Mais les correspondances entre le sol, les paysages, les techniques, les coutumes agraires et les structures sociales ne sont pas illusions de l'esprit.

C'est l'image du marais de Saint-Omer à l'époque pré-industrielle que s'efforce de reconstituer Alain Derville, lui aussi professeur à Lille III. Ce marais offrait à l'homme une gamme de ressources suffisante pour justifier l'établissement de villages sur ses rives. Puis l'homme en a conquis la plus grande partie. Dès lors le marais est devenu un paysage humanisé, avant d'être un paysage menacé. Son nom seul dit ce qu'il a dû à la ville qui était née sur ses bords. «Rarement sans doute avant l'époque industrielle, dit Alain Derville, il aura été donné à une ville de modeler à ce point le paysage de ses horizons proches».

«L'intérêt que porte l'historien aux modelages successifs du paysage est plus ancien que l'engouement du public pour ceux d'aujourd'hui, note Robert Fossier, professeur à Paris I, dès le début de sa communication sur les étapes de l'aménagement du paysage agricole au pays de Montreuil. L'historien a observé des tracés de chemins anciens (10^e siècle), mais sans rapport avec l'exploitation agricole ; des points d'ancrage militaires, peut-être politiques, en tout cas publics, mais comme dissociés de la campagne environnante ; un réseau paroissial encore bien incertain puisque les cimetières n'accompagnent pas les églises - si tant est que ces dernières existent toutes... Quant à l'habitat, il semble épars, éclaté, divers, sans structures, comme d'ailleurs l'exploitation agricole.

La prégnance des clôtures

Un médiéviste venu de Bordeaux est venu parler dans cette assemblée très septentrionale, des haies forestières en Europe au Moyen Age : Charles Higounet (Bordeaux III). Mais il y a haie et haie. Les historiens britanniques, les géographes, les paléobotanistes, ont accoutumé à penser à la haie bocagère, à l'enclosure réalisée par des petites haies vives, reliques de bois attaqués de toutes parts par la colonisation. Au terme d'une longue érosion sémantique, la haie est devenue simple clôture arbutière.

Le professeur Higounet veut revenir aux origines du mot pour retrouver la chose. Il lui semble que l'on soit rapidement passé du sens de forêt protégée à celui d'un certain aménagement de celle-ci. Il en trouve un exemple dans César qui décrit les méthodes de défense employées par les Belges merviens pour faire obstacle à la cavalerie de leurs ennemis. C'est à une technique semblable qu'ont eu recours les peuples de l'Europe centre-orientale pour briser l'élan des envahisseurs.

Des haies de ce type destinées à la clôture ou à la défense d'un château, d'une ville ou d'une «frontière» se sont multipliées en Occident aux 11^e et 12^e siècles, malgré un édit de Charles le Chauve au 9^e siècle. On a relevé, en outre, que les frontières forestières de la Touraine et de la Champagne aux 12^e et 13^e siècles ont été désignées sous le nom de haies (Blémars, Saint-Cyryce en Touraine ; Brie, Nangis en Champagne ; la Haie-le-Roi, la Haie-le-Comte aux limites du Sénonais ; la haie de Saint-Quentin, vers le comté de Joigny). Dans les documents de la fin du Moyen Age et

du 16^e siècle, un grand nombre de haies sont signalées en Thiérache. Ces haies se sont réduites avec le temps à de simples limites de seigneuries rurales. L'universitaire croit utile d'attirer l'attention sur ces bois si caractéristiques, longs et étroits rubans, parfois traités en obstacles pour la cavalerie, pour que l'on puisse les identifier dans l'ancienne cartographie ou sur le terrain, comme de précieuses reliques de l'ancien paysage médiéval.

La présence des traces

Ces traces n'ont pas toutes été effacées sur «le palimpseste des activités humaines» pour trois professeurs de Clermont-Ferrand II : Michel Aubrun, Pierre Charbonnier et Gabriel Fournier. Des éléments entrant dans la composition des paysages ont montré une stabilité remarquable : ruines, dessins de parcelles, tracés de chemins, de rues, de limites paroissiales, statuts juridiques, usages collectifs et liturgiques, microtoponymes...

Le Moyen Age a eu une influence déterminante dans la formation progressive des paysages ruraux. Cette empreinte médiévale ne se réduit pas aux seuls vestiges monumentaux. Elle est faite d'innombrables petits détails dont beaucoup ont disparu ou sont menacés. Les trois universitaires les ont recherchés dans les paysages auvergnats. Ils ont constaté que cette empreinte a été diverse et complexe, et cela d'autant plus que les conditions naturelles et les circonstances historiques introduisaient de nombreux contrastes entre les pays d'Auvergne.

Du haut Moyen Age subsistent, seuls, quelques tracés du parcellaire, quelques restes de fortifications, des sites d'établissements humains. L'élément le plus durable de cette époque a été le quadrillage des petites paroisses. Les principales transformations ont été opérées dans les seigneuries laïques ou ecclésiastiques de la province.

La pénétration de l'homme dans les moyennes montagnes et dans les varennes (parties de plaine recouvertes d'alluvions récentes) donna naissance à un habitat dispersé. Ailleurs, dans la plaine et sur les coteaux, les quartiers d'habitation se formèrent autour des châteaux et des établissements humains. En altitude, l'occupation atteignit ses limites extrêmes sous la forme d'établissements pionniers et de la vie pastorale. La transformation la plus durable, après le dépeuplement dans la deuxième moitié du 14^e siècle, résulta de la construction de fortifications dans les régions d'habitat concentré. Deux autres transformations s'amorcèrent pour ne prendre leur développement qu'à l'époque moderne : l'accapement des domaines et l'apparition de clôtures permanentes.

La permanence des choses

Un peu plus au sud, en Gévaudan et dans les Cévennes, Jean-Claude Hélas, maître-assistant à Montpellier III, considère qu'«il n'existe certainement pas beaucoup d'endroits en France où le paysage actuel est aussi proche de ce qu'il était alors», c'est-à-dire au 15^e siècle, que celui de la commanderie du Gap Français, sur le Mont Lozère.

Situation privilégiée donc pour l'historien. Cela est dû autant à la bonne conservation des archives qu'à la grande stabilité de l'économie rurale et de la vie agricole, au cours des siècles, dans ces régions. Certes, il faut faire abstraction des poteaux électriques, des fils de fer et de quelques bâtisses modernes. Il faut imaginer davantage de champs cultivés, détruire les ronces, curer les béals, réparer les maisons en ruines, faire tourner les moulins, animer ces solitudes en y ajoutant la vie. Alors nous ne serons peut-être pas très loin de la réalité médiévale dans l'espace que la Convention a délimité en constituant le département de la Lozère.

Dans le Lyonnais, le paysage émerge au 16^e siècle par la volonté de Catherine de Médicis, nous apprend Marie-Thérèse Lorcin, maître-assistante à Lyon II. La «Description générale de la ville de Lyon et des anciennes provinces du Lyonnais et du Beaujolais» est le premier ouvrage sur le paysage «global». Géographe et valet de chambre du roi, Nicolas de Nicolay y décrit l'orographie de la région, la distribution et le régime des eaux ainsi que le climat. Tous les textes dans lesquels on traque les débris du paysage, note l'historienne, ont été écrits sinon compo-

sés par des hommes formés par les écoles de la ville. Mais le notaire qui confectionne les terriers reproduit les noms des lieux-dits que des générations de ruraux ont façonné en même temps que le sol.

L'émergence des «traits» du paysage dans les documents

Dans la conclusion du colloque, Robert Fossier observe que les historiens qui y ont participé ont utilisé toute une série de sources, mais que la principale est constituée par des documents fiscaux.

C'est au travers de cette documentation que l'on peut espérer esquisser un certain nombre des traits de ce paysage rural dont on cherche à la fois la réalité et la représentation.

Mais ceci implique des perfectionnements de la méthode et, en premier lieu, une étude du vocabulaire en le replaçant dans ses contextes géographique et chronologique, mais aussi linguistique d'évolution, afin d'éclairer certains aspects de l'institution ou de la réalité agraire qu'ils représentent. «Dans le domaine de «l'histoire sans texte», le butin est plus contrasté, reconnaît le professeur à Paris I qui a été déçu par l'iconographie présentée au colloque et surpris que l'on n'ait jamais fait usage des anciens plans.

Pour ce qui touche la toponymie, Robert Fossier est plus perplexe : «Certains noms peuvent ne pas désigner un lieu, mais un groupe d'individus (...). La micro-toponymie pourrait peut-être, au moins pour les dernières périodes du Moyen Age, être utilisée car elle est susceptible de fournir, plus que les noms de grosses agglomérations, une idée de ce que les gens de telle ou telle période pouvaient imaginer du paysage puisqu'il s'agissait de locutions utilisées pour eux-mêmes. En sorte que la toponymie si souvent décriée pourrait, plus que l'iconographie, continuer à alimenter notre recherche».

L'importance de l'archéologie

Toutefois il semble évident à l'historien que l'archéologie est, en définitive, quasiment seule capable d'apporter des certitudes. «L'archéologie agraire est susceptible de nous apporter des ren-

seignements considérables sur les anciens parcellaires autant que sur les façons culturelles».

M. Fossier range dans la même catégorie l'étude minutieuse du terrain pour la reconstitution du parcellaire, l'examen des restes végétaux, des chemins, des canaux d'irrigation, soit tout un ensemble de repères archéologiques. «Pour les chemins de desserte, les chemins piétonniers ou charretiers, la chose est plus difficile». Le médiéviste note que l'enquête sur eux est moins sûre que celle des itinéraires constants. Il regrette aussi l'absence d'un répertoire archéologique de tous ces témoignages infimes.

La seconde observation de Robert Fossier porte sur l'instabilité du paysage. «L'ordre éternel des champs» est une fiction. La plupart des éléments qui constituent le paysage rural (parcellaire, itinéraires, lieux-dits...) tendent à migrer à la surface d'un terroir et, s'agissant des formes de l'habitat, à se modifier.

L'étude des agents d'évolution du paysage rural conduit l'universitaire à s'interroger sur le rôle de l'homme dans la formation du paysage, sur les rapports entre ce paysage et le pouvoir, sur le conditionnement du paysage à la notion de profit. Sur ce point, le colloque a établi un lien indiscutable entre certaines formes de domination du sol et le paysage. «On peut estimer que le paysage est fonction de l'état social du groupe villageois ou familial qui y vit».

Sur d'autres points, le 10^e colloque des historiens médiévistes n'a pas été aussi fructueux. Notamment, sur la forme des parcelles au Moyen-Age, sur le passage entre un paysage de champs ouverts et un paysage de champs clos. Or, «il s'agit d'un champ d'étude fondamental». Une autre question n'a été abordée que d'une manière juridique : celle des limites des zones incultes. «Par définition, nos documents sur le paysage touchent à ce qui est utile, surtout quand il s'agit de documents fiscaux».

A la suite de ces travaux, «nous devons apprécier le paysage rural d'une manière différente», (...) ayant montré, conclut Robert Fossier, que le paysage rural médiéval est un «livre de raison», c'est-à-dire «un ensemble d'expériences accumulées et qui sert de manière quotidienne à ceux qui y vivent».